

SAVOIR / CONNAISSANCE EN EMERGENCE

J'envisage les trois termes en liaison pour mettre en évidence le fait que de nos jours se manifeste un besoin d'élucidation qui déborde les approches traditionnelles. Mon postulat est en effet que, dans la restructuration générale en cours, dominée par le prodigieux développement des nouvelles technologies, les concepts s'éclairent différemment de l'époque où l'écrit prédominait presque exclusivement. Délaissant donc les approches étymologiques (savoir : sapere, goûter), historiques (évolution du concept au cours du temps), sociologiques, ou de quelque autre discipline qu'il s'agisse, il me semble aujourd'hui légitime, voire nécessaire, d'envisager les problèmes terminologiques en fonction de la problématique issue de la technoculture qui est devenue nôtre et qui fonde le postulat énoncé ci-dessus.

Si le **savoir** désigne traditionnellement un ensemble de connaissances (au pluriel) articulé autour d'un objet et d'une pratique (le savoir du menuisier, du boulanger, de l'agriculteur, etc.), il s'apparente de nos jours étroitement aux multiples innovations techniques qui exigent une pratique et une maîtrise toujours plus sophistiquée : savoirs de l'ingénieur, du manager, du "marketer", du concepteur, du médecin, de l'informaticien - autant d'acceptions qui introduisent un lien avec un savoir-faire relevant de champs d'action nouveaux, tels que le "génie génétique", les biotechnologies, la connectique, la productique, qui se caractérisent par une activité "entrepreneuriale" à la fois spécialisée et complexe en étroite relation avec les ressources informatiques seules capables aujourd'hui de répondre à cette double condition à l'échelle de la planète. Le "logiciel" n'est-il pas l'expression par excellence du techno-savoir qui occupe le monde ou (ô Bill Gates !) l'arraisonne ? Le techno-savoir règne sur l'ensemble des opérations d'un bout à l'autre de la chaîne, articulant des techno-milieus qui deviennent de plus en plus notre milieu ou notre environnement "naturel".

Délaissant les multiples acceptions du mot "**connaissance**", il importe dans l'optique de mon postulat, de distinguer entre connaissances et connaissance. Dans le premier cas, l'accent est mis sur ce que l'on sait pour l'avoir appris et de la façon qu'on l'a appris. Ainsi des connaissances scolaires

acquises au moyen des programmes de l'école conformément aux règles de celle-ci. Ainsi de toutes les connaissances issues des institutions, quelles qu'elles soient, qu'on peut à bon droit appeler "connaissances institutionnelles".

Or, depuis l'avènement de l'informatique, on peut dire que les connaissances sont de plus en plus dominées par ce que l'on sait pour l'avoir appris de l'ordinateur et de la façon qu' on l'a appris par l'ordinateur : data logiciels, programmes issus des techniques propres à l'ordinateur : système d'exploitation, mémoire-disque, CD-Roms, connexions Internet.

Dès lors, il semble bien qu'un nouveau sens de "connaissance" est en voie d'émergence. Toute opération informatique, en particulier avec le développement explosif des réseaux, implique en effet un savoir et un savoir-faire dont la pratique donne à chacun de nous une connaissance nouvelle liée à un nouveau type d'expérience et de vécu. De même que l'imprimé et le livre ont construit notre culture sur la primauté des concepts articulés en discours et en écrits dont nous avons complètement intériorisé les contenus et les mécanismes depuis quelque cinq siècles, de même se développe depuis quelques décennies une techno-culture dans laquelle la connaissance est indissociable de la Technologie, considérée non plus comme simple support, mais comme partie constitutive de l'individu et de la société. Sans récuser le rôle fondamental de l'imprimé et du livre, nos pratiques liées à l'ordinateur, plus largement au réseau, entraînent des comportements et des sentiments d'une autre nature qui débouchent sur une connaissance autre, qu'on peut à bon droit appeler "**techno-connaissance**" fruit de notre hybridation avec la machine. L'écran, le clavier, les icônes, les liens, les hypertextes, le temps réel... autant de facteurs qui façonnent notre nouveau milieu dans lequel nos habitudes traditionnelles sont mises en question pour laisser place à d'autres conduites qui viennent au jour.

Un exemple : dictionnaires et encyclopédies ont longtemps été le fait d'éditeurs qui en faisaient des publications longuement mûries, dont la mise à jour prenait, à cause des contraintes de l'impression et des coûts, un temps considérable qui réduisait le rythme des rééditions. Aujourd'hui, dictionnaires et encyclopédies existent simultanément sur papier et numériquement sur CD-Rom, lui-même doublé d'un site Internet pour les mises à jour en continu. Il ne s'agit pas, soulignons-le, d'un simple changement de contenu, comme c'est le cas dans des éditions traditionnelles successives; il s'agit d'un changement de structure qui touche à l'ensemble de nos comportements et de nos conceptions à la faveur des pratiques nouvelles. Immérgés" dans la culture héritée de l'humanisme, tout au moins du modèle qui en reste, les adultes résistent aux pratiques qui sont déjà devenues "naturelles" pour leurs

enfants. Le passage d'une génération à l'autre éclaire fondamentalement le **phénomène de l'émergence**. Il met en évidence le fait que les changements sont à la fois progressifs et complexes, souvent sujets à dysfonctionnements chez ceux qui font résistance. Aussi convient-il de prêter une attention redoublée aux indices que chacun peut percevoir, à condition d'être en accord avec l'esprit d'émergence, qui n'est pas autre chose que l'esprit d'ouverture indissociable de l'esprit de responsabilité.

René Berger, décembre 1998